

RESISTER AU TRANSHUMANISME. POURQUOI ? COMMENT ?

Conférence au colloque « *Critique de la raison transhumaniste* ». Collège des Bernardins, 19 mai 2017

Les techniques du transhumanisme se forgent discrètement dans nos laboratoires et commencent à envahir notre quotidien. C'est que les marchands de confort et d'illusions rencontrent des intérêts industriels mais aussi des esprits réceptifs, surtout ceux des plus jeunes. Résister c'est d'abord informer et analyser mais c'est surtout produire un discours et des pratiques de déminage, c'est proposer des modes d'être au monde avec les autres qui refusent la performance et la compétition, c'est affirmer que l'humain vaut mieux que ce qu'il en paraît trop souvent.

progrès technique contre évolution naturelle

Le transhumanisme arrive et se développe dans un monde déjà acquis à la perte du sens. Le confort que nous a indiscutablement apporté le progrès technique est finalement payé très cher, surtout quand les effets des innovations deviennent irréversibles. Or, c'est au moment où le processus s'accélère que la prudence des institutions s'efface : la référence exigeante au principe de *responsabilité* a été ringardisée en moins d'une génération pour s'aligner d'abord sur une balance bénéfices-risques avec le principe de *précaution* et finalement sur l'exigence qu'il faudrait agir au mépris du risque selon le récent principe d'*innovation*. L'accélération continue de la vitesse de production du nouveau, et donc de risques inédits, prépare des échéances catastrophiques car elle annule la capacité d'analyse et de réaction, tout en suivant une dynamique inverse de celle qui régit l'évolution naturelle. Rien n'est figé dans la nature mais tout s'y modifie avec lenteur, à l'occasion d'essais fragiles et timides qui n'entreront dans l'histoire des vivants qu'après s'être démontrés neutres ou bénéfiques pour l'espèce concernée. Ce que fait la nature, depuis le début et pour tous les êtres vivants, c'est d'adjoindre de temps à autre et au gré du hasard un nouveau caractère à une espèce, au cours de siècles d'essais et de tests, et en commençant par un seul individu. Il s'agit d'une stratégie dont le motif et l'ampleur sont incomparables avec d'imposer brutalement une modification affectant une large partie de la population – et éventuellement les générations à venir. Sans compter que des conditions favorables seraient alors mises en place pour que cette modification artificielle réussisse et se diffuse.

Qui réparera les dégâts déjà occasionnés à notre espèce par le dieu progrès ? Des innovations importantes, célébrées pendant des dizaines d'années, sont devenues brusquement intolérables mais nous ne savons pas comment effacer leurs traces dramatiques et durables. Ainsi, une prudence bien tardive veut que nous sortions du nucléaire mais au prix de masses énormes de déchets radioactifs à gérer pour 100000 ans, de centrales que nous ne savons pas démanteler, de territoires sacrifiés pour des générations. La prudence exige aussi que nous sortions de l'agriculture industrielle mais comment retrouver la diversité du monde vivant, sauvage et cultivé, anéantie par les biocides et par la multiplication de clones agronomiques ? comment retrouver des sols fertiles et des eaux propres à la vie ? L'exigence sanitaire voudrait que nous sortions de la chimie qui a envahi les objets courants et l'alimentation, mais comment effacer les résidus industriels qui ont contaminé les corps et l'environnement pour des générations, provoquant des pathologies parfois héréditaires ? La sagesse devrait exiger surtout que nous sortions de cette croissance économique absurde qui a ruiné la nature et les climats en seulement deux siècles, mais comment rétablir des conditions météorologiques vivables alors que la machine du climat s'est emballée ?

Incapables de gérer les conséquences de nos récents faux pas, nous nous préparons à commettre de nouveaux essais dont les risques sont pourtant affichés : la diffusion partout de nanoparticules menace la santé par leur diffusion jusqu'aux organes vitaux et à ceux de la procréation ; l'invasion du numérique dans l'ensemble des communications et des loisirs aura des effets psycho-sociaux considérables ; le séquençage généralisé de l'ADN promet l'enquête sur l'intimité biologique de tous au nom de la « médecine personnalisée ». Ce « selfie génomique » élimine la prétention de

quiconque à se prétendre en bonne santé et instaure le droit de chaque génération à planifier l'identité biologique de la génération suivante.

Quand nos ancêtres ont inventé le feu, la roue, l'imprimerie, l'hygiène, il s'agissait d'innovations susceptibles d'améliorer le sort de chacun sans entraver le bien-être de quiconque. Le développement technologique n'est plus le prolongement du processus biologique. Il est surtout l'occasion d'imposer de nouveaux modes de vivre qui ne satisfont que des intérêts particuliers. Pourtant, tous ces développements technologiques sont valorisés sans nuances, principalement sur le critère de leur nouveauté et de l'ampleur des bouleversements qu'ils proposent. Rendre indispensable ce qui n'était que futilité appartient à la stratégie transhumaniste. Combien d'exemples avons nous déjà vécus de recours à des inventions capables de révolutionner la vie de presque tous, alors que leur absence préalable n'avait jamais constitué une frustration !

Les technophiles se réjouissent que des prothèses et aménagements nous débarrassent des obligations de calculer, de prévoir, de s'orienter, de mémoriser, de séduire, de féconder,... Comme si toutes ces économies réalisées sur le corps et sur l'esprit ne nous laissaient pas diminués, handicapés. Et comme s'il était acquis que ces qualités bientôt perdues ne nous seraient plus jamais nécessaires ! De quoi seraient composées les mémoires et les rêves sans les livres et les musiques, sans les mythes qui racontent la fragilité et les émotions de nos aïeux comme de nos contemporains ? Nous tenons à notre espèce même avec ses tares, et à notre planète même avec ses cataclysmes. Combien d'innombrables essais, combien d'erreurs oubliées, pour que l'évolution façonne chaque être vivant, et notre espèce parmi les autres vivants ? Combien de déceptions ou de drames à venir si nous rompons brusquement avec l'existant au prétexte d'un hypothétique perfectionnement ? Notre corps est relativement fragile, autant qu'est fragile l'équilibre instable de l'humain avec l'environnement, c'est pourquoi il faut les préserver des aventures aveugles. Non par dévotion, mais parce que nous n'en avons pas d'autres ! L'état des choses dont nous avons hérité fut acquis dans la lenteur de l'évolution et c'est seulement ainsi qu'il peut éventuellement être modifié, d'autant plus que, si c'est l'homme qui pilote les changements, ses actions risquent de se globaliser rapidement, leurs effets biologiques ou physiques étant décuplés par la volonté normalisatrice, un moteur qu'ignore la nature.

C'est notre droit que de défendre un certain état des choses tant que nous ne serons pas convaincus qu'un autre état des choses serait préférable. Nous ne sacralisons rien, ni l'homme ni la nature, nous savons que des processus chaotiques sont inhérents aux mouvements du monde et que son état actuel ne dépend de nul projet, qu'il n'existe aucune norme à l'« ordre naturel » autre que celles proposées par nos désirs et leurs limitations. Mais nous craignons les conséquences d'un aventurisme technique sur le devenir des humains dès lors que, cela est très récent, la technologie nous a pourvu des moyens de tout bouleverser. Nous ne prétendons pas que la nature, telle qu'elle résulte d'évolutions hasardeuses, serait parfaite. Mais nous constatons que ces hasards furent assez heureux pour nous permettre de ne pas désirer un autre monde. C'est que la construction progressive et contingente des êtres vivants et de leur environnement a conduit à un équilibre que l'on peut nommer « l'ordre naturel des choses » dans lequel nous sommes capables de nous épanouir. Nous croyons que cet équilibre ne résulte pas d'un dessein, qu'il n'est pas immuable, mais l'harmonie entre l'humain et « le dehors » ne demeure possible que si les changements de l'un et de l'autre arrivent de façon synergique, ce qui nécessite lenteur et adaptation. C'est en quoi il faut craindre les interventions brutales et arbitraires tant sur la nature que sur l'homme, susceptibles de déconnecter l'un de l'autre au risque de catastrophes brutales. On peut défendre qu'aucune machine dite « intelligente » ne produira des œuvres équivalentes aux poèmes de Rimbaud, aux tableaux de Picasso ou à la musique de Mozart. Hormis ces situations rares de créativité, il n'est pas interdit de penser que chaque personne est exceptionnelle, même quand ses actions se trouvent confinées à la médiocrité du quotidien, et que ses ambitions se limitent aux mythes qu'offre la pensée mécanique et la compétition. Nous aimons les humains tels qu'ils sont, corps et esprit. Certes, il en est de laids, de stupides et de méchants, et nous sommes ainsi chacun parfois. Mais nous ne prévoyons aucun bénéfice culturel ou affectif apporté par des « intelligences » artificielles expertes en calcul.

Le transhumanisme répond à la vieille pulsion prométhéenne en récupérant les armes neuves et de

puissance inédite qu'offrent les technologies du dernier demi siècle. C'est par dévotion à ces technologies que le transhumanisme devient une croyance. Et c'est par l'opportunité qu'elle offre à l'expansion capitaliste que cette croyance se fait religion universelle. Pour la première fois dans l'histoire est née une religion transversale et consensuelle parce que se réclamant de la science. Elle pourrait prendre une dimension hégémonique en répandant l'opium du consumérisme, justifié par des gadgets qui hypnotisent les populations.

Les rapports entre le vivant, l'humain et la machine

L'augmentation de l'homme est posée comme un devoir, comme la condition de sa liberté et de sa dignité. La supercherie apparaît quand les machines dites « intelligentes », c'est à dire expertes en calcul, se voient attribuer ces mêmes caractères de liberté et de dignité. Ainsi la commission juridique du Parlement européen en est-elle déjà à proposer pour les prochains robots un statut de « personnes numériques ». Alors se consolide ce que Dominique Folscheid a nommé « l'imposture du siècle »¹.

L'humanisme dont nous nous honorons n'était-il rien de plus que la manifestation de propriétés dont serait aussi capable l'agencement adroit de rouages, transistors, sondes et capteurs ? Il s'agit encore d'une supercherie puisque la science, qui justifie ces bouleversements, est incapable de montrer que le post humain appartiendrait encore à l'humanité, qu'il conserverait sa liberté et sa dignité. Pense t-on que la machine qui bat l'homme aux jeux d'échecs ou de go gagnerait ainsi une parcelle d'humanité plutôt qu'un label de super calculatrice ? Si la machine est promue pour remplacer le cerveau, elle l'est aussi pour remplacer l'utérus et la machine gestatrice séduit particulièrement les transhumanistes de l'association francophone *Technoprog*². Aussi, parmi les deux alternatives possibles à la location d'utérus, qu'ils nomment GPA, l'utérus artificiel pourtant largement fantasmé trouve une place de choix tandis que la greffe d'utérus, déjà fonctionnelle, est complètement ignorée par Technoprog.

Au moment où la science contemporaine rompt les frontières entre l'homme et l'animal, acceptant des différences de degré ou de complexité plutôt que de nature, la différence fondamentale entre le vivant et la machine résiste, malgré les proclamations transhumanistes. Le vivant est avant tout ce qui s'active contre la mort, tandis que la machine, bien qu'exposée à la finitude, n'en éprouve ni conscience ni angoisse. C'est que tout vivant, humain ou non, est irremplaçable puisque, après sa disparition, il n'existera jamais plus d'individu absolument identique. Même les clones sont différenciés par leur expérience de vivant. Aussi, pour une critique radicale du transhumanisme il nous faut reconnaître l'animal comme un être non machinique. Si on peut construire plusieurs machines identiques, on ne saurait créer que des animaux qui se ressemblent. Les transhumanistes souhaitent le clonage du vivant qui détruit cette singularité en la reproduisant. Aussi, les responsables de *Technoprog* ne manquent pas de culot quand ils revendiquent la « dignité humaine » pour empêcher les dérives d'un clonage en série, alors même qu'ils exigent les mêmes droits pour les hommes... et pour les robots qui sont produits en série ! Au contraire des vivants, toute machine est remplaçable, au moins depuis que sa fabrication ne marque plus l'objet du sceau de l'artisan, depuis que triomphe la production industrielle d'innombrables exemplaires indistinguables. Pour Peter Sloterdijk, chaque humain doit « *devenir incomparable(...)* or, écrit-il, *les victimes du consumérisme sont des individus trop comparables* »³. Dégrader le sentiment d'être irremplaçable, qui imprègne l'humanité de chacun, ne peut pas être sans conséquence puisque l'individu se trouve alors confondu avec des dispositifs techniques. Se résigner à un tel destin serait s'abstraire de toute vie affective, comme font les déprimés. Selon les transhumanistes, la technique permettrait de dépasser toutes les limites qui contraignent le corps dans sa condition humaine. L'entrepreneur Laurent Alexandre⁴ prétend ainsi qu'il n'y a aucune différence entre faire l'amour avec une personne

1 Dominique FOLSCHIED : L'utopie transhumaniste : d'un imaginaire hors d'âge à l'imposture du siècle. *La Croix*, 7 janvier 2017

2 Didier COEURNELLE et Marc ROUX , association TECHNOPROG : *Le transhumanisme au service du progrès social*, FYP, 2016

3 Peter SLOTERDIJK : Les Anti-Lumières, *Philosophie Magazine*, 2017

4 Laurent ALEXANDRE : *La mort de la mort*, JC Lattès, 2011

ou avec un robot, un aveu qui ramène l'ambition transhumaniste à bien peu de chose... Nous ne prévoyons aucune vertu érotique, esthétique ou spirituelle supérieure dans des corps transformés en cyborgs par adjonction de pièces mécaniques, ou en hybrides par fusion avec des morceaux de vivants non humains. La vie de toute espèce, et en particulier la nôtre, se serait-elle perpétuée sans la fascination respective des sexes ? Le psychologue Serge Tisseron s'inquiète : « *Le jour où nous en arriverons à croire que notre robot est capable d'amour, nous serons en danger. Il ne nous aimera pas, mais nous, nous finirons par l'aimer. Nous avons envie d'être bernés, ce qui nous rend vulnérables* »⁵.

A la suite de Günther Anders, on peut craindre que l'humiliation vécue par l'homme devant les performances des machines qu'il a inventées, se transforme en un désir de substituer l'excellence machinique à ses propres carences. L'homme aurait déjà livré le meilleur de son potentiel, tandis que celui des dispositifs techniques serait en progression indéfinie : alors, mieux vaudrait quitter le radeau de l'humanité, accepter la défaite et faire des paris jubilatoires sur les performances des vaisseaux victorieux de la robotisation ! Ainsi le robot porte les espoirs d'autonomie que nous abandonnons peu à peu, et l'hybridation avec la machine laisse miroiter une promotion de l'humain défait.

On peut se demander si, avec le cyborg, il s'agit d'humaniser la machine ou de robotiser l'homme. Parmi les grandes références classiques à l'homme augmenté, figurent le Golem de la tradition talmudique, issu de la glaise, et le monstre de Frankenstein, créé par Marie Shelley il y a deux siècles, un monstre construit par assemblage de morceaux de cadavres. Le Golem est physiquement puissant mais peu intelligent, comme si la terre ne pouvait transmettre que la force brute. En revanche, le monstre du Dr Frankenstein est intellectuellement supérieur puisqu'il est capable de mener à bien un plan diabolique contre son créateur. Ainsi pourrait-on lire dans les mythes que la matière est impuissante à sécréter l'intelligence humaine. Celle-ci ne se nourrit que du vivant, même mort, à l'état de cadavre. Voilà une leçon pour les fabricants d'ordinateurs !

Allons-nous vers une divergence entre humains et post-humains, vers une bifurcation entre deux espèces distinctes ? C'est peut-être pour y parvenir imperceptiblement que l'on donne aux robots une forme humaine, sans autre nécessité apparente que de mobiliser nos comportements d'empathie dans cette période d'acclimatation, et de ruiner progressivement toute velléité de distanciation et donc de maîtrise.

Si on évoque le propre de l'homme, il faut s'arrêter sur le langage que la modernité réduit à la communication. Les animaux et même certaines plantes communiquent, émettent et reçoivent des signaux mais, selon toute vraisemblance, l'humain est le seul être vivant capable d'exprimer par la parole des nuances infinies de la pensée. Si le langage est le propre de l'homme, il est naturel que tous les mouvements anti humanistes, depuis les totalitarismes jusqu'au transhumanisme, s'emploient à le priver de ses fonctions émotive, poétique, métaphorique. Il s'agit de lisser le langage, de l'amputer des signifiants riches et des nuances pour le polluer avec des mots raccourcis, les mots de l'efficacité technocratique. George Orwell (1984) écrit que « *la novlangue fut inventée pour répondre aux besoins de l'Angsoc, ou socialisme anglais* »...Quelle langue, et pour quels besoins, s'invente actuellement dans notre société, laquelle est tellement éprise d'innovations que leur annonce semble constituer un programme politique ? Selon le psychanalyste Jean-Pierre Lebrun, C'est une langue qui appauvrit, « *entraînant la réduction du langage à un caquetage sans nom(...) qui répètera les lieux communs de l'orthodoxie de façon aussi bruyante que possible* »⁶. JP Lebrun explique, en citant Orwell, que cet appauvrissement sert, « *à restreindre les limites de la pensée. A la fin, nous rendrons littéralement impossible le crime par la pensée car il n'y aura plus de mots pour l'exprimer* ». L'idéal sera atteint écrit Lebrun quand « *on parviendra à faire sortir du larynx le langage articulé sans mettre d'aucune façon en jeu les centres plus élevés du cerveau* ». N'est-ce pas ce que vise, en toute innocence, ce robot fabriqué pour faire la conversation et qui mériterait le statut de « personne numérique » ? C'est largement par les atteintes à la langue,

5 Serge TISSERON : *Le jour où mon robot m'aimera*, Albin Michel, 2015.

6 Jean-Pierre LEBRUN et Nicole MALINCONI : *L'altérité est dans la langue. Psychanalyse et écriture*. Erès, 2015

porteuse de l'altérité, que s'impose un « *totalitarisme pragmatique, une emprise totalitaire obtenue par une adhésion consensuelle qui s'ignore, et accomplie par un fonctionnement qui se présente comme acéphale* » (JP Lebrun). C'est le parler qui fait l'essence de l'humain. Alors, quand la « communication » tient lieu de pensée, que l'échange se réduit au besoin, on peut voir l'ébauche d'une déshumanisation. Celle-ci avance en rampant sous l'emprise d'un système technique qui obtient l'adhésion en refusant les métaphores au profit des mots concrets, lesquels escamotent le réel, en instituant le signal qui protège des autres plutôt qu'inviter à leur rencontre.

Dans la disparition du symbolique qui est en marche, le projet technique est, selon le philosophe Jean-Michel Besnier, de « *substituer un univers de signaux à un univers de signes* »⁷, c'est à dire de transformer les manifestations complexes et variées de la pensée en codes simplificateurs. Le terrain fut bien préparé par l'invention et la banalisation de termes déshumanisants comme « ressources humaines ». Il est cocasse d'observer qu'au moment où la machine est prétendue capable de propriétés jusqu'ici exclusivement humaines, c'est l'homme qui se voit menacé de perdre ces prérogatives ! Car, prévient Besnier, « *les transhumanistes veulent en finir avec la conscience* », qu'ils estiment avoir été un avantage sélectif avant de devenir un frein. Ils nous prétendent menacés « *de disparition si l'intelligence n'est pas remplacée par l'instinct* ».

Sous prétexte que des souris ayant reçu des gènes humains ont de plus gros cerveaux et effectuent plus rapidement des tâches complexes, Laurent Alexandre interroge : « *L'accession à l'intelligence et à la conscience ne signifie-elle pas l'accession à une dignité égale à celle de tout humain ?* ». Et le directeur de l'*Institut de bioéthique Johns Hopkins Berman* à Baltimore, aux Etats-Unis, peut justifier la construction de chimères homme-animal par ce commentaire : « *Après tout, ce n'est que de l'ADN !* ». Il interroge : « *Que faisons-nous lorsque nous mélangeons les caractéristiques de deux espèces ? Qu'est-ce qui nous rend humain ? Est-ce le fait d'avoir 51% de cellules humaines ?* »⁸ De telles questions deviennent pertinentes quand le propre de l'homme n'est plus qu'affaire de comptable...

Pourquoi s'opposer au transhumanisme ?

Par ailleurs, la gabegie d'énergie et de ressources rares nécessaires au programme transhumaniste laisse indifférents ses promoteurs. Elle s'inscrit dans l'économie consumériste qui nous fait courir vers la ruine du monde. Jamais dans l'histoire des hommes, des échéances dramatiques n'auront été aussi prévisibles et proches alors qu'elles résultent d'actes paisibles effectués par des personnes parvenues au confort. Il est remarquable que des militants nombreux se soient mobilisés contre l'*écocide* mais que la fin de l'humanité, par l'*anthropocide*, inspire moins d'inquiétudes et d'actions que la disparition – bien sûr dramatique – des ours ou des abeilles. Nous sommes devant une situation inédite, irréversible, et qui ne devrait pas être vécue dans la passivité ou l'acceptation tranquille ! Comment admettre que l'avenir de notre espèce serait scellé dans les trois décennies qui viennent, sans que les sociétés s'en émeuvent ? Jamais la fracture entre les générations n'aura été aussi brutale en ce qui concerne la fascination prométhéenne : les vœux de la plupart des jeunes viennent se substituer aux angoisses des plus âgés. Vingt ou trente ans d'écart en âge justifieraient la rupture brutale avec des millénaires de ce que l'on nommait *sagesse* ou *prudence*. C'est en quoi la rupture est incomparable avec celles qu'ont pu connaître toutes les générations précédentes. La résistance au transhumanisme est un combat dont les guerriers appartiennent à une génération née au XXème siècle, et dont l'issue sera révélée vers le milieu du XXIème, c'est à dire demain matin.

Comment s'opposer au transhumanisme ?

-D'abord expliquer et débattre

⁷ Jean-Michel BESNIER : *Demain les post humains. Le futur a-t-il encore besoin de nous ?* Fayard, 2012

⁸ Gina KOLATA « NIH may fund human-animal stem cell research », *New York Times*, 4 aout 2016.

Selon l'écrivain Alain Damasio « *Le transhumanisme est un discours mythologique. Il vient combler l'espace entre ce qu'on ne maîtrise pas et notre besoin de sens. C'est une pensée para-religieuse, c'est pour cela qu'elle est efficace* »⁹, Le discours transhumaniste joue sur la prophétie et produit de l'attente. Damasio poursuit : « *Nous sommes dans une période relativement triste, une sorte d'hiver, peu de discours actuellement se fondent sur le désir. Le transhumanisme propose un horizon qui fait envie. Il revient à des choses immémoriales, consubstantielles à l'humain, qui renvoient à notre imaginaire... C'est une sorte de pensée magique, enfantine* ». Et cette pensée marque les esprits, suscitant fascination et fantasmes. Puisque les jeux seront faits dans quelques décennies, comment convaincre nos contemporains, et spécialement les plus jeunes, souvent fascinés, que les promesses transhumanistes sont surtout des mirages ? La réponse un peu rituelle que l'on donne à ces défis se nomme *éducation* d'une part et *débat* d'autre part.

Quand bien même l'éducation ferait une priorité de la vigilance à la déshumanisation, il faudrait que cet engagement fut universel puisque la technoscience n'a pas de frontières. De plus, le temps risque de nous manquer pour la pédagogie tant les prochaines décennies seront décisives. Quant aux débats, présentés comme un raffinement démocratique, on sait trop bien qu'ils n'ont pas de conséquences réelles s'ils s'opposent aux puissants intérêts économiques. Comment des humains, fragiles et inquiets, pourraient-ils avoir un « débat » positif sur la fin de l'humanité, avec des pré-post-humains déjà réjouis de leur prochaine disparition. C'est parce que les avancées du transhumanisme sont insidieuses, presque invisibles et insensibles à chaque pas, qu'elles se déroulent dans l'hébétude ou l'indifférence. Pourquoi s'inquiéter d'un train qui semble ne pas avancer, même si on se trouve sur son chemin de rails ? Peut-être en convenant avec David Le Breton que « *la phénoménologie hier (Merleau-Ponty), l'anthropologie aujourd'hui nous montrent que le corps est la condition de l'homme, le lieu de son identité, ce qu'on lui retranche ou ce qu'on lui ajoute modifie son rapport au monde de façon plus ou moins prévisible* »¹⁰.

Pour résister concrètement, il faut d'abord refuser les mots qui enferment le jugement comme "intelligence artificielle" ou "objet intelligent", refuser cette réduction de l'intelligence humaine à la capacité de calcul des machines. Accepter qu'un robot soit dit "intelligent" plutôt que seulement doté de logique et de mémoire, c'est rendre crédible le travail des illusionnistes. Mais la pédagogie est un art difficile et ingrat, comme je l'ai éprouvé en m'obstinant à prétendre que la sélection des embryons humains ouvre la voie d'un nouvel eugénisme, lequel sera d'autant plus redoutable qu'il est consenti et vraisemblablement sans retour¹¹. Au début, je recevais l'approbation d'une large part de la population tandis que mes collègues brocardaient mon alerte. De récentes recherches chez la souris ont révélé la perspective inouïe de générer de véritables populations d'embryons ce qui éviterait les servitudes médicales actuellement imposées aux patientes, tandis que les dérives des pratiques dans le monde ont montré des exigences croissantes pour choisir l'embryon humain. Alors, l'eugénisme est dans la place qui lui fut abandonnée ! Mais voilà qu'au moment où l'histoire vient amplifier mon alarme de trente ans, les gens ne m'entendent plus. Ils paraissent conquis par les miracles technologiques promis entre temps, au mieux indifférents devant l'avancée transhumaniste dont l'eugénisme est une pièce maîtresse.¹² La force du transhumanisme est dans sa capacité à apprivoiser les résistances, à susciter le doute ou même l'adhésion là où l'opposition semblait acquise.

Pour les transhumanistes, ce ne sont pas les moyens culturels de pénétrer notre époque qui manquent : éthique managériale de la performance, enjeux militaires, culte de la santé, jeunisme, assistance robotique, nouvel âge de l'individualisme où chacun compose librement sa personne... On ne peut donc pas faire l'économie d'un combat politique contre le néo-libéralisme et l'idéologie de compétition qui le nourrit. Si le discours transhumaniste est puissant, c'est qu'il « *fait la synthèse entre des désirs humains immémoriaux et la brute réalité technologique* », rappelle le philosophe

9 Alain DAMASIO. Entretien avec Agnès Rousseaux in Jacques TESTART et Agnès ROUSSEAUX : *L'homme augmenté. Les promesses suicidaires du transhumanisme*. Seuil, automne 2017

10 David LE BRETON : *Anthropologie du corps et modernité*. PUF, 1990

11 Jacques TESTART : *L'oeuf transparent*. Flammarion, 1986

12 Jacques TESTART : *Faire des enfants demain*. Belin, 2014

Raphaël Liogier. Aussi, pour faire réfléchir aux options que propose ce mouvement, nous ne pouvons pas nous contenter de discuter de notions abstraites, comme la dignité ou l'identité de l'homme. « *Les hommes ont besoin de se raconter à travers un récit qui les dépasse avant d'élaborer des justifications rationnelles. Les hommes ont besoin de sentir qu'ils ont un rôle auquel ils croient, qui dédouble pour ainsi dire leur être physique avec un être moral* », analyse Raphaël Liogier. « *Sans cette croyance intime, antérieure à toute discussion rationnelle sur les fins collectives, il n'y a pas d'éthique efficace possible* »¹³. Pour combattre l'utopie transhumaniste, construire un autre récit serait donc nécessaire, plutôt que la multiplication de débats éthiques désincarnés, qui ne suscitent pas facilement l'adhésion.

On peut donner de sa personne en montrant l'exemple, en refusant le confort et les contraintes qu'apportent de nouveaux outils, comme font ceux qui expérimentent des modes de vie alternatifs. Mais les joies simples qu'ils exaltent, comme la convivialité et le bien vivre sont ignorées ou moquées par la plupart des modernes. L'exemple donné par les derniers résistants au téléphone portable n'est guère plus pédagogique. Pourtant cet appareil, inconnu il y a trente ans et dont l'usage est déjà généralisé, constitue la première prothèse permanente et universelle, un essai réussi pour augmenter nos propriétés : être permanent au monde, en interaction connectée partout, au détriment des relations inter humaines et en valorisant la futilité, en remplaçant l'argumentation élaborée par le SMS compulsif. La prothèse s'accroche à l'oreille du marcheur, fait la sentinelle sur la table du déjeuner ou au chevet du lit, s'impose en priorité sur tout interlocuteur de chair, passant, client, ami, amant. Ne pas en être équipé était parfois honoré il y a peu comme gage de lucidité ou d'indépendance, mais c'est devenu très vite un signe de non intégration du rebelle, de sa ringardise et même de sa nuisance pour la collectivité qui, elle, « vit avec son temps ». L'amputé du smartphone est le chimpanzé d'aujourd'hui... Une sous post humanité sera vraisemblablement la conséquence de la fabrication d'une élite technologisée, il se pourrait qu'elle lui soit nécessaire tant la robotisation généralisée ne pourra pas se passer d'un peu de bon sens... Allons-nous vers une divergence entre humains et post-humains, vers une bifurcation entre deux espèces distinctes ? C'est peut-être pour y parvenir imperceptiblement que l'on donne aux robots une forme humaine, sans autre nécessité que de mobiliser nos comportements d'empathie dans cette période d'acclimatation, et de ruiner progressivement toute velléité de distanciation.

-Contester la faisabilité des promesses.

Bien sûr, la technologie avance et réalise chaque jour quelque chose qui était impossible la veille. Mais elle est rarement à la hauteur de ses promesses. L'avenir magnifié n'arrivera sans doute jamais. Ivan Illich comme Jacques Ellul avaient remarqué qu'à partir d'un certain « effet de seuil » se produit une bascule de la technique utile (ou indifférente) vers la technique aliénante, celle qui se retourne contre ses utilisateurs. Ce qui arrivera, c'est une succession de victoires techniques, qui ne feront pas la victoire promise. Toujours nous serons malades, toujours nous finirons par mourir ! L'immortalité prétendue n'est même pas celle des êtres humains, mais celle des cyborgs, ces héritiers de notre part animale chargée de mécanique biologique. Alors, il y a tromperie ! Car ce qui peut séduire les humains dans l'immortalité promise par les transhumanistes, cette chance de se perpétuer même bardé de prothèses, n'est en réalité que la perspective de réparations mécaniques qui ne concernent pas la personne et sa conscience d'être au monde. On peut élargir cette tromperie à la volonté affichée de créer du vivant, ne serait-ce qu'un micro-organisme artificiel : si on parvenait à fabriquer la vie, il s'agirait d'autre chose que ce que nous nommons *la vie* car nous dit Paul Valéry, « *artificiel veut dire qui tend à un but défini. Et s'oppose par là à vivant* »¹⁴. Valéry ajoute que « *si la vie avait un but, elle ne serait plus la vie* ».

Comment pourrions-nous continuer à faire société si l'augmentation de l'humain devient le but qu'il faudrait accepter ? Si certains veulent préserver leur corps, dans l'hypothèse d'une future décongélation, ou avaler des molécules dans l'espoir de gagner quelques années de vie, de quel droit l'interdire ? Si certains milliardaires sont prêts à dépenser leur fortune pour ces folles

13 Raphaël LIOGIER : *De l'humain. Nature et artifices (coord.)*, La pensée de midi, Actes Sud, 2010.

14 Paul VALÉRY, Cahier B, 1910. cité par Jean-Pierre Dupuy op cit

promesses et que certains chercheurs surfent sur nos peurs ancestrales, après tout où est le problème ? demandent les avocats du transhumanisme. Il se trouve que ces nouveaux comportements contribuent à bouleverser notre perception de la mort et donc notre manière de vivre ensemble. Un bouleversement qui est loin d'être anodin .

Si l'on considère les progrès de la génétique, nous avons déjà des exemples de la faillite de telles prétentions. Ainsi la thérapie génique néglige les effets parfois gravement pathogènes de la position atypique d'un gène ajouté dans le génome. Et l'industrie des plantes transgéniques ignore les conséquences imprévisibles de la modification d'un gène sur le fonctionnement d'autres gènes ou sur l'environnement. Les discours triomphalistes se succèdent à propos de techniques en progrès constant : de nouvelles adaptations techniques sont sans cesse proposées, comme pour donner à croire que les carences des anciennes s'en trouveraient annulées, en faisant l'économie de tout bilan. Mais il est à craindre que toute modification du génome humain puisse aussi créer des mutations¹⁵ et des épimutations¹⁶, ne serait-ce que par la seule manipulation des cellules. Outre que les avantages résultant de la modification de notre génome demeureront toujours incertains, il faudrait compter avec l'éventualité indésirable que ces changements concernent aussi des propriétés non ciblées par la modification. Où sont les guérisons miraculeuses qui devaient advenir grâce au *gène médicament*, promu incontournable depuis plus de vingt ans ? Et, puisque la *médecine personnalisée* a pris la relève de ces piteux mais coûteux essais, où sont les victoires des traitements prétendument adaptés à chaque génome ? En voilà assez pour se méfier, pour ne pas croire les prédicateurs du progrès sans limites. A quoi mènera l'enquête intensive sur les génomes de personnes non malades, lancée en 2016 par la ministre de la santé dans l'indifférence générale, si ce n'est à la surmédicalisation, l'angoisse à caution scientifique, la hiérarchisation des personnes selon la prédiction de leur rentabilité ? Nous entrons dans l'ère de la médecine statistique. Le généticien Arnold Munnich estime que le décryptage du génome de chacun pourrait détecter entre 60 et 100 maladies potentielles chez tout être humain en bonne santé ! Que pourrions-nous faire de ces informations ? « *A quoi peut servir la médecine prédictive préventive ?* »¹⁷, demande Arnold Munnich, sans recevoir de réponse.

Le transhumanisme déborde jusqu'aux principes convenus de l'élaboration scientifique. Ce qui animait la technoscience, jusqu'à récemment, c'était l'amélioration du monde en abolissant le hasard. Voici qu'il s'agit dorénavant de renouveler le monde, en s'abandonnant aux événements aléatoires ! C'est clairement le projet du généticien Robert Church qui propose des « machines à évolution », capables de créer des êtres biologiques aux caractéristiques non programmées . Jusqu'où pourrions-nous accepter ces pratiques dignes de véritables apprentis sorciers, qui échappent au ludique classique du laborantin et introduisent des risques irréversibles ? Ces explorations aveugles de tous les possibles ne marquent-elles pas le comble de la mésestime de l'humain ? et la non-maîtrise d'actes gravissimes n'est-elle pas le signe d'une attitude suicidaire ? Ce qui est présenté comme le perfectionnement infini de l'homme est capable de nous faire changer d'espèce, en particulier par la génération d'individus dotés d'un génome inédit, qui pourraient devenir majoritaires. C'est aussi avec le hasard que procède l'évolution naturelle pour créer de nouvelles espèces mais on aurait pu attendre un véritable dirigisme quand c'est l'homme qui prétend piloter l'évolution . Où se vérifie la prétention d'égaliser Dieu, en même temps que le caractère potentiellement suicidaire de cette démarche, comme l'a remarqué Monette Vacquin¹⁸.

Des chercheurs suédois (Karolinska institute) viennent de montrer que notre cerveau serait compétent et disponible pour manoeuvrer un troisième bras. Peut-on en conclure que l'adjonction à notre corps d'un bras supplémentaire ne ferait que le compléter en le dotant d'un organe manquant ? Ou bien que l'évolution n'a pas trouvé d'intérêt à nous pourvoir d'un troisième bras, ou de beaucoup d'autres dont les ébauches ont bien dû apparaître de nombreuses fois au hasard des mutations ? Ne doutons pas qu'il existe beaucoup de places inoccupées dans notre cerveau...mais alors attendons que les accidents incontournables de la longue durée nous propose les plus profitables !

15 Modification de la structure d'un gène.

16 Modification des facteurs protéiques qui régulent l'activité des gènes.

17 Arnold MUNNICH : *Programmé mais libre*, Plon, 2016.

18 Monette VACQUIN : *Frankenstein aujourd'hui*. Belin, 2016

Le physicien Stephen Hawking déclarait en décembre 2014 : « *Les formes primitives d'intelligence artificielle que nous avons déjà se sont montrées très utiles. Mais je pense que le développement d'une intelligence artificielle complète pourrait mettre fin à la race humaine* ». Peut-être pense-t-il à un mode de suicide violent, résultant de la compétition entre l'humain et ses propres créatures ? Cette éventualité, souvent relayée dans l'imaginaire collectif, n'est pas en contradiction avec la perspective d'une disparition lente de l'humanité de l'homme par son inféodation passive aux machines.

Bien sûr, il nous arrive à tous de souhaiter un monde sans maladies ni chagrin d'amour, mais qui est assez sot pour ne pas deviner ce qu'il perdrait en héritant d'une vie sous contrôle, comme dans une chambre d'hôpital abritée des dangers du dehors et où les relations avec les autres seraient codifiées pour éviter toute émotion. Il faudrait se débarrasser des humains au nom d'un idéal de puissance, qui peine à décrire précisément le « mieux » qu'il promet, et les moyens d'y parvenir. Des robots peuvent bien nous battre aux échecs, au jeu de go ou au bridge, quel plaisir éprouvent-ils en assumant ce qui n'est qu'une tâche ? Si la supplémentation informatique nous faisait plus intelligent, jusqu'à battre ce robot qui a battu nos contemporains, quel plaisir aurions nous à jouer contre lui ?

Comme le dit Olivier Rey, le transhumanisme c'est la promesse que, grâce à la technique, nous n'aurons plus à devenir adulte... La croyance largement partagée que tout est possible, que l'humanité saura vaincre toutes les difficultés et accéder à tous ses désirs est le ressort des avancées du transhumanisme. En effet, la population accepterait-elle les bouleversements promis si elle suspectait que l'investissement est démesuré au regard des avantages réels ? et surtout que la révolution technologique pourrait nous abandonner en chemin, incapable d'assumer ses promesses mais coupable d'avoir chambouler les repères qui nous permettaient de vivre dignement ? Nos civilisations ont créé des règles rendant possible la coexistence des personnes et des communautés. Elles constituent le fond commun des différentes cultures, dans leur diversité. Les courants transhumanismes font mine d'accepter les préceptes moraux tels que les traditions ou les religions les ont élaborés, même si leur recherche d'efficacité peut exalter certaines valeurs propices surtout à la compétition. Mais qu'en serait-il du post-humain ou du robot autonome ? Ce qui est en construction ressemble à une nouvelle religion. Pourquoi ne fabriquerait-elle pas, elle aussi, sa propre morale ? Une morale que les hommes d'aujourd'hui pourraient estimer criminelle, ou égotiste, ou complètement immorale ? Dans un cybermonde où les valeurs individuelles mépriseraient le collectif, sauf pour en tirer la puissance du nombre, ce que nous nommons morale pourrait avoir moins de signification encore que dans les sociétés animales.

-Agir au niveau des sciences

A l'origine de l'innovation, il y a le laboratoire de recherche. Nombre de chercheurs sont investis dans des disciplines dont les débouchés potentiels correspondent clairement aux objectifs du transhumanisme, mais ils expliquent : « *moi je fais de la recherche, je n'ai rien à voir avec ces idées... Le transhumanisme n'est pas mon but* », et ils croient dire vrai. C'est donc d'abord vers les chercheurs que doit se porter l'attention, afin de leur rappeler que leur responsabilité est engagée par la nature et les conséquences prévisibles de leurs travaux. Pourtant, la proposition d'un serment d'Hippocrate des chercheurs s'engageant à ne pas nuire paraît très insuffisante. Un serment n'empêchera jamais quiconque de se comporter autrement que ce qu'il avait promis, en prétextant l'urgence ou des conditions particulières pour se justifier. L'association Sciences Citoyennes a proposé un Manifeste *pour une recherche scientifique responsable*¹⁹ qui concerne les chercheurs comme leurs institutions. Ce Manifeste critique la marchandisation de la science quand elle devient technoscience et affirme que « *n'ayant pas pour objectif premier le bien commun, la recherche encourage une fuite en avant des technosciences et nous entraîne dans une impasse sociale et écologique globale porteuse de menaces considérables pour la survie même de l'humanité* ». Mais le Manifeste contredit aussi l'innocence revendiquée par les chercheurs eux-mêmes car « *la responsabilité de chacun est à proportion de ses avoirs, de son pouvoir et de son savoir et nul ne*

¹⁹ Association SCIENCES CITOYENNES : *Manifeste pour une recherche scientifique responsable*, octobre 2015. <http://sciencescitoyennes.org/manifeste-pour-une-recherche-scientifique-responsable/>

peut s'exonérer de sa responsabilité, au nom de son impuissance s'il n'a fait l'effort de s'unir à d'autres, ou au nom de son ignorance s'il n'a fait l'effort de s'informer ». À ce titre, le chercheur est un acteur pleinement responsable et non un rouage impuissant de la mégamachine à innover. La philosophe Isabelle Stengers, co-auteure du Manifeste, critique l'irresponsabilité qui règne dans le champ des technosciences, « soumises à l'économie de la promesse et aux mirages de la croissance » et où les chercheurs abusés se prennent pour des « missionnaires de la rationalité ». Elle a fait récemment l'hypothèse que « même si la mutilation de l'imagination des chercheurs se poursuit de plus belle, il n'est pas dit qu'elle tienne. C'est-à-dire qu'elle puisse les insensibiliser longtemps, car les questions « qui ne font pas avancer le savoir pourront de moins en moins être ignorées ». D'où l'importance politique, qui pourrait devenir déterminante, de la responsabilité de la science, enfin « exposée aux conséquences de ce qu'elle promeut »²⁰. Cette hypothèse peut sembler optimiste ou insuffisante au regard des bouleversements quotidiens qui installent l'inexorable. Pour rattraper la machine, il faut la freiner immédiatement en promouvant une 'slow science', celle qui se donne le temps de la réflexion pour s'accorder avec le bien commun, contre la violence des nouveautés imposées. Ce n'est pas le chemin proposé par la technoscience. Ainsi la Fondation Mines-Télécom déclare: « Reposant sur des valeurs maîtrisées, acceptables et partagées collectivement, une voie vers un transhumanisme positif est démontrée, capable de relever les défis techniques, économiques, juridiques et éthiques qui se présentent déjà, un chemin qui renforcera l'humanité dans ce qui la caractérise au-delà de la machine ». ²¹ Il faut donc admettre d'emblée que ces valeurs sont « maîtrisées, acceptables et partagées ». Ainsi seraient balayées nos craintes ! De qui se moque t-on ?

Le comité d'éthique de l'Inserm a recommandé, en 2016, que toutes les recherches puissent être menées librement en France, « y compris sur des cellules germinales et l'embryon ». Une position non contredite par d'autres institutions et soutenue par l'Office parlementaire d'évaluation des choix scientifiques et technologiques. Cette séparation, naïve ou perfide, entre la recherche – qui se trouve autorisée par principe – et les applications – qui seraient à placer sous contrôle –, ignore les travaux scientifiques qui montrent l'acceptabilité rapide des innovations. Elle subordonne le positionnement éthique aux résultats des recherches, c'est-à-dire à la démonstration de leur efficacité et de leur innocuité apparente. Des critères certes indispensables, mais qui ne recouvrent pas la dimension anthropologique de la technique : suffit-il qu'une manipulation produise les résultats attendus selon les « bonnes pratiques » pour ne pas s'inquiéter d'autres effets sur la personne ? Déjà, dans plusieurs pays, des chercheurs méprisent impunément la déclaration d'Oviedo (1997) qui interdit les modifications génétiques de cellules humaines si elles sont transmissibles à la descendance.

– Compter avec la bioéthique et la loi

L'éthique se trouve réduite à un service minimum par la « bioéthique » qui ne conçoit la liberté des personnes que comme la permission d'agir donnée aux individus, tout en niant l'intériorité qui permet l'autonomie. Convenons avec la psychanalyste Monette Vacquin que « ce qui caractérise ce moment de l'humanité semble être une attaque sans précédent portée à la catégorie de l'Autre, anéantie par la maîtrise, à celle de la différence, abolie dans la chimère ou l'hybridation, à celle du corps sensible, dans la proposition prothétique, à celle de la pensée, dans sa réduction à ses seuls aspects fonctionnels, à celle de l'Interdit enfin, par sa disqualification au nom de la liberté de la recherche »²². Le problème de la bioéthique est d'abord et toujours celui de la limite. Où placer la barre de la permissivité et qui en décide ? Qu'on me permette de prendre encore l'exemple de mes propres déboires quand j'ai soulevé en 1986 le risque d'eugénisme dès qu'on deviendrait capable de sélectionner le meilleur embryon parmi tous ceux qu'engendre un couple à l'issue de la FIV. J'ai proposé une limite radicale, celle du non recours à ce tri des embryons, tandis que la plupart de mes collègues en niaient tous les risques et même la possibilité technique. J'ai alors entendu des

20 Isabelle STENGERS : Que serait une science responsable. *Sciences critiques*, avril 2017. <https://sciences-critiques.fr/que-serait-une-science-responsable/>

21 Fondation Mines-Télécom, 21 juillet 2015.

22 Monette VACQUIN : *Main basse sur les vivants*, Fayard, 1999

responsables politiques m'objecter qu'on ne peut pas arguer d'un risque encore hypothétique pour empêcher une action biomédicale, revendiquée par les patients et praticiens, et qu'il était donc urgent d'attendre, c'est à dire de laisser faire²³...Le pouvoir des experts sur la décision politique est inquiétant et certains en rajoutent, comme Luc Ferry²⁴ qui propose un Etat éclairé et fort où la régulation serait assurée par les experts plutôt que par la démocratie.

Les résistants au transhumanisme pourraient invoquer les menaces sur l'ordre public. Un mécanisme dévoreur de *big data* qui s'immisce dans votre vie, une personne équipée de détecteurs pour deviner vos pensées, ne sont-ils pas « contraires à l'ordre public » ? Tout comme des pratiques presque banalisées permettant de louer ou acheter un organe, de détecter des risques pour des pathologies que l'on est incapable de soigner, de donner un statut de « personne électronique » à des robots ? Le droit à la vie privée peut poser des limites au *big data*, par exemple, et les législations peuvent être relativement efficaces pour s'opposer, au moins sur le territoire national, aux ventes d'organes ou aux locations d'utérus. Ce qui n'empêche pas d'aller faire à l'étranger ce qui est interdit chez soi, et de se soustraire à la loi grâce au développement d'intenses marchés noirs... Si les restrictions au *no limit* se généralisaient en France, se poserait la question de la concurrence de pays plus libéraux. Bref, malgré son appareil législatif et éthique, l'Etat paraît bien impuissant pour préserver les citoyens des avancées transhumanistes puisque toute régulation efficace devrait concerner l'humanité entière. Nous ne devons pas oublier qu'aux Etats-Unis par exemple, en l'absence de législation éthique contraignante, des organismes privés souvent très puissants comme *Google* peuvent soutenir en toute légalité n'importe quelle recherche ayant un intérêt économique potentiel. Un traité international pour réguler le développement de technologies qui posent question serait nécessaire, mais il paraît de plus en plus improbable devant les politiques de faits accomplis.

Vers une humanité responsable ?

Nous avons le droit de dire que nous n'avons pas besoin de la plupart de ces progrès techniques ! Mais « *Etablir une liste de besoins authentiques n'a rien d'évident et suppose une délibération collective continue...un mécanisme qui vienne d'en bas, d'où émane démocratiquement une identification des besoins raisonnables* »²⁵ Les résistants à la défiguration de l'humain par de supposés progrès appartiennent principalement à deux écoles de pensée . Il y a ceux qui voient l'homme comme créature intouchable parce que divine, et ceux qui l'estiment suffisamment admirable pour craindre que les apprenti-sorciers ne le déforment, l'amputent, lui retirent l'essentiel au prétexte de l'augmenter. Nos résistances communes au transhumanisme sont surtout faites de postures intellectuelles mais le territoire de l'embryon est déjà l'occasion de positionnements concrets puisque la loi y est au pied du mur tandis qu'elle n'a pas de prise réelle sur les recherches concernant l'intelligence artificielle ou la survie éternelle. A propos du tri génétique des embryons, qui s'impose sans véritable résistance, les deux positions complémentaires s'expriment. Les catholiques ont condamné l'élimination arbitraire d'embryons humains considérés comme indésirables, dans la logique de leur opposition à l'avortement, tandis que j'ai alarmé sur le destin des rescapés du tamis génétique, frères et sœurs des embryons éliminés, et sur la fabrication discrète d'une espèce nouvelle grâce à la sélection continue et généralisée de la descendance humaine. Mais nous ne faisons pas le poids face à une caste de praticiens, à une opinion abusée, à des affairistes vigilants, et surtout face à l'appétit général pour des solutions techniques aux angoisses existentielles. Simone Weil demandait déjà en 1934 « *Comment cesser de s'aveugler en arrêtant de croire au progrès illimité de la technique et de la science ?* »

Les promoteurs du transhumanisme n'ont nul besoin d'instaurer un système autoritaire, ni de l'accord formel de la population, ils se suffisent de sa passivité. Alors, les technosciences avancent sans rencontrer de résistances, aucun débat d'envergure n'est organisé par les pouvoirs publics pour permettre la mise en questions des promesses que l'on nous vend. Est-ce par crainte des pouvoirs en place de voir remises en cause des actions estimées favorables à la croissance économique ? Ou

23 Jacques TESTART : *Rêveries d'un chercheur solidaire*. La Ville Brûle, 2016

24 Luc FERRY : *La révolution transhumaniste. Comment la technomédecine et l'ubérisation du monde vont bouleverser nos vies*, Plon, 2016.

25 Razmig KEUCHEYAN : Ce dont nous avons (vraiment) besoin. *Le Monde diplomatique*, février 2017

serait-ce parce que ces pouvoirs n'imaginent pas que le monde futur puisse échapper à la transhumanisation, quoi que nous fassions ? La croyance que ces changements sont inéluctables semble habiter tous les acteurs, depuis les promoteurs du transhumanisme, héritiers des délires futuristes de la *Silicon Valley*, jusqu'aux consommateurs avides de rêves éveillés, en passant par les industriels et les décideurs, soucieux de débouchés économiques.

Notre génération est en charge d'une responsabilité inédite devant l'espèce et devant la vie car, selon les promesses mêmes des transhumanistes, rien ne sera bientôt plus comme avant. Il ne s'agit pas de refuser tout changement, puisque l'on ne peut pas s'opposer à l'évolution naturelle et que l'on espère légitimement des améliorations volontaires de notre condition. Mais nous voulons que soient maîtrisées les mutations promises, en substituant plusieurs exigences au forcing pratiqué par les ingénieurs : il faut instaurer des choix démocratiques permanents, ainsi que le contrôle de la vitesse de dissémination des actes, et la précaution quant à l'innocuité et la réversibilité de leurs effets. Toutes ces conditions, étrangères aux mécanismes naturels de l'évolution, doivent être convoquées pour contrebalancer la puissance technologique, son pouvoir hypnotique sur les populations et sa capacité d'uniformisation accélérée.

Par des essais aléatoires confrontés aux dures nécessités de la survie, a émergé la diversité de ce vivant qui nous ravit et, parmi toutes les espèces de plantes et de bêtes, l'espèce humaine. Pour Darwin, l'humain n'est pas l'accomplissement de la création et sa propre évolution se poursuivra lentement et sans but. Pourtant, il avait remarqué que chez l'homme, et au moins chez certains primates, l'évolution a inventé une propriété exceptionnelle, l'empathie qui permet des comportements vertueux favorables à la vie en groupe. Avec cet « effet réversif de l'évolution » les lois générales de la nature cèdent à l'entreprise de civilisation. Aussi le devenir social et moral de l'homme devrait désormais contredire la loi sélective qui s'applique aux êtres vivants, ce que Patrick Tort, historien de Darwin, exprime par le paradoxe apparent : « *la sélection naturelle sélectionne la civilisation qui s'oppose à la sélection naturelle* »²⁶. Le développement des sentiments d'empathie et d'altruisme conduit au devoir d'assistance aux plus faibles, visant à la réduction et à la compensation des déficits organiques. Le transhumanisme ne peut pas admettre cet effet réversif de l'évolution qui s'oppose tant au néo libéralisme, sa condition politique, qu'à l'augmentation biologique, sa condition technique. Pourtant, cela est désormais démontré ! la sociologie a décrit la manifestation simultanée de l'intelligence collective et de l'empathie dans des groupes de personnes investies d'une mission importante, pour elles et pour toutes les autres. Ainsi le meilleur de l'humanité apparaît dans les jurys de citoyens, sans aucune assistance technique, seulement en ménageant des conditions favorables comme l'indépendance grâce au tirage au sort des jurés et l'information exhaustive grâce à la pluralité des expertises ²⁷. Nul besoin de technologies transhumanistes pour améliorer l'humanité, il suffit de cultiver les manifestations de ce mélange d'intelligence collective et d'empathie que j'ai nommé *humanité*, et c'est le meilleur de l'homme qui surgit, comme une réplique à l'entreprise transhumaniste. Pourquoi ne cherche t-on pas à créer les conditions permettant l'état d'humanité le plus fréquent, sinon permanent, et le plus partagé qu'il est possible ? Le futur de l'évolution humaine pourrait-il passer par la banalisation de cette qualité, sous impulsion délibérée du politique ou par adaptation de l'espèce à de nouveaux enjeux ? Ce serait la chance d'échapper à notre domination physique par les forces brutes de la technoscience, comme à notre soumission à leur perfection mécanique, deux façons de disparaître en tant qu'humains de chair et d'esprit. Plusieurs intervenants proposeront ici l'incarnation comme réponse à l'idéologie transhumaniste. Pour ma part, de façon peut-être plus prosaïque, je crois que l'élévation des humains est possible en s'affranchissant des petitesesses de la compétition pour oser la recherche solidaire du bien commun.

Même si les hommes ne sont pas libres, contrairement à ce qu'ils croyaient et que la science vient contredire de plus en plus clairement, l'humanité est libre de son devenir commun, ce qu'elle semble ne pas vouloir croire. Les machines, elles, se comportent de façon irresponsable. Ce n'est pas leur mise en réseau qui créera quelque chose pouvant ressembler à une morale ! A l'inverse, les sociétés

26 Patrick TORT : *La pensée hiérarchique et l'évolution*, Aubier, 1983

27 Jacques TESTART, *L'humanité au pouvoir. Comment les citoyens peuvent décider du bien commun*, Seuil, 2015.

organisées d'humains proposent de dépasser les comportements individuels afin de produire des règles pour le bien commun. Car les hommes ont la capacité, que n'ont pas les machines, de changer le monde dans un sens choisi. Encore faudrait-il s'en donner les moyens, c'est à dire d'y croire. Qu'est-ce qui nous empêche d'exercer ainsi notre responsabilité d'humains ?.

Un impératif : tenir compte de la nature

On ne peut isoler le projet transhumanisme de ce que les humains font à la planète entière. Les transhumanistes nous racontent le futur d'un humain *in silico*, complètement dissocié de son environnement qu'ils veulent ignorer. Il nous est ainsi promis d'acquérir des propriétés inédites en quelques décennies, tandis que la température moyenne de notre planète augmentera de 2 à 4 degrés, modifiant profondément nos besoins et nous exposant à de nouvelles fragilités. Comment assurer que ces bouleversements de notre espèce et du climat, mouvements indépendants bien que tous d'origine anthropique, conduiraient à un nouvel « ordre naturel des choses » qui nous serait favorable ? Pourtant, là où la Terre et les êtres vivants sont déjà l'objet d'une menace démontrée, règne la passivité criminelle des Etats . Après des millions d'années, l'évolution nous a construits non pas parfaits, mais tels que nous sommes. Quelle prétention suicidaire voudrait nous changer en quelques décennies ? Admettre comme les transhumanistes que l'évolution accélérée et souvent aléatoire des techniques sera capable de faire naître le meilleur, c'est omettre que le pire est aussi possible... et qu'il peut s'avérer catastrophique ! Là où l'évolution naturelle crée à foison des êtres nouveaux, dont la plupart disparaîtront sans que les autres en souffrent, la technologie conquérante pourrait inventer des moyens de supprimer la plupart des espèces, et au premier chef la nôtre. C'est en quoi, contrairement à la nature qui est a-responsable, l'homme ne devrait s'aventurer que là où il est capable de maîtriser la suite. Comme l'écrit le philosophe Jean-Pierre Dupuy, c'est « *par vocation et non par maladresse* » que procèdent les nouveaux apprentis sorciers. « *La pire catastrophe proviendrait de l'action délibérée des hommes et, pour l'éviter, la déprise vaut toujours mieux que la volonté de maîtrise* »²⁸

Face aux fortes difficultés sanitaires qui vont accompagner les changements climatiques (nouveaux parasites, maladies chroniques, pollutions généralisées,...), face à la carence énergétique (épuisement des énergies fossiles, insuffisance des renouvelables) et à celle de ressources industrielles (métaux rares, eau), les réalisations du transhumanisme risquent pour le moins d'être freinées, vraisemblablement paralysées, peut-être anéanties. Les effets des pollutions chimiques, en particulier des perturbateurs endocriniens, sur le cerveau, la reproduction, les maladies chroniques, et finalement la longévité, deviennent évidents. On ne peut pas ignorer l'irruption ou la fréquence croissante de nouvelles pathologies depuis 30 ans, dont des maladies chroniques (cancers, diabète, asthme, obésité...), des maladies neuro-dégénératives (Alzheimer, Parkinson) ou des maladies infectieuses (sida, gripes mortelles, légionellose...). Ces dernières pourraient n'être que les prémices de catastrophes sanitaires inévitables, du fait de l'impuissance croissante des antibiotiques et de l'apparition de nouveaux germes et parasites bénéficiant des changements climatiques. Les transhumanistes ne font aucune allusion à ces nouvelles affections, largement liées au développement techno-industriel qu'ils veulent intensifier : « *Adieu peste, choléra et pou du pubis* », se réjouit *Technoprog*... Ajoutons : Bienvenue obésité, nouvelles épidémies, maladies neuro-végétatives et endocriniennes ! L'empoisonnement croissant par les perturbateurs endocriniens que diffusent diverses technologies, comme les plastifiants et pesticides, serait responsable d'une perte de 340 milliards de dollars par an pour l'économie américaine, ce qui confirme et aggrave l'évaluation européenne d'une perte de 157 milliards d'euros pour l'économie de notre continent. Par ailleurs, la FAO prévoit des carences alimentaires graves, en constatant par exemple que les rendements du blé tendre plafonnent depuis 1990, malgré les apports massifs de chimie et de génétique. L'année 2016 a montré une chute des rendements de 30%.²⁹ On pourrait aussi ajouter à

28 Jean-Pierre DUPUY : Transhumanisme et pensée apocalyptique . In Colloque de l'Académie catholique de France. Univ cathol de Lyon, 28 novembre 2015

29 Stéphane FOUCART « Perturbateurs endocriniens : un poids énorme sur l'économie américaine », *Le Monde*, 18 octobre 2016.

cette liste de désastres les atteintes au cerveau : l'analyse froide des économistes est qu'une perte d'un point de QI correspond à une perte de la productivité de 2% pour la société. Or, les toxiques chimiques seraient largement responsables de ce déficit intellectuel qui vient : la biologiste Barbara Demeneix, professeur au Muséum national d'histoire naturelle décrit «*Entre 1970 et 2010, la production chimique a été multipliée par 300. Elle ajoute : Nous avons montré comment ces molécules bouleversent la fonction thyroïdienne des grenouilles, qui n'avait pas changé depuis 450 millions d'années. Et, depuis l'an passé, nous savons qu'une perturbation de la fonction thyroïdienne de la mère enceinte a des effets directs sur le QI de l'enfant*³⁰».

Comment croire dans ces conditions que nous allons droit vers l'homme augmenté ? Si les populations se trouvent brusquement confrontées à des situations dramatiques, elles devraient alors estimer dérisoires les propositions des ingénieurs de prendre de nouveaux risques au nom d'un transhumanisme prétendu nécessaire ! Qui souhaiterait en finir avec l'humanité de l'homme, au moment où la survie même de l'espèce n'est plus assurée ? Avec un certain culot, *Technoprog* reconnaît qu'une telle aggravation de la condition humaine est probable dans les prochaines décennies, mais ils en tirent argument pour accélérer l'augmentation de l'homme, afin qu'il devienne capable de mieux maîtriser les éléments ! Déjà leur ancêtre, Norbert Wiener, fondateur de la cybernétique, proférait que «*nous avons modifié si radicalement notre milieu que nous devons nous modifier nous-mêmes pour vivre à l'échelle de ce nouvel environnement* ».

Finalement, on peut penser, pour le regretter, que la réponse radicale au transhumanisme ne viendra pas du choix conscient des hommes concernant leur avenir, mais de réalités, imposées par des choix antérieurs pour la croissance économique, choix qui conduisent à la ruine accélérée de la planète.

Il reste sans doute un peu de temps avant que nombre d'humains « téléchargent leur cerveau » pour en accroître les performances, ou se bardent de nano-robots médicaux afin de survivre en éternels malades potentiels. Mais, sauf sursaut résolu et immédiat de l'humanité, tout cela risque de finir par un désastre anthropologique. Il serait illusoire de se rassurer en arguant que les promesses transhumanistes sont irréalisables. Avant que ses échecs soient avérés, l'entreprise prométhéenne aura sans doute bouleversé le monde, son histoire et ses cultures. C'est Sisyphe qui revient quand s'enchaînent, sans fin prévisible, la détérioration de la planète et « l'augmentation » de l'homme, chaque avancée de l'une produisant chez l'autre un nouveau pas. En ce sens, il est remarquable que les pulsions suicidaires du transhumanisme fassent écho aux comportements suicidaires des consommateurs avides : détruire l'humanité de l'homme en même temps que détruire sur la planète ce qui est indispensable aux hommes ! La mort nous guette dans l'hystérie des uns et l'indifférence des autres

Il demeure bien des questions préalables avant que certains prétendent exécuter toutes ces promesses en notre nom. Il faudrait s'arracher de la nature, nous annonce-t-on. Mais pour s'ancrer dans quoi ? Peut-on bouleverser le monde au hasard des éprouvettes et des algorithmes ? Et alors, aurons-nous construit un monde dénué d'incertitude ? Un humain sans surprise ? Est-ce possible et souhaitable ? Ce que la technologie nous fait perdre, qui nous le rendra ?

En conclusion

Nous voici à un tournant de l'histoire de l'humanité. Deux périls nous menacent à court terme, l'écocide qui détruit la planète et ses habitants, et l'anthropocide avec le transhumanisme qui s'attaque spécifiquement à l'humanité. Un million de personnes sont arrivées douloureusement en Europe en 2016, chassées de chez elles par la guerre ou la misère tandis que la planète compte déjà 22 millions de réfugiés climatiques. Il est prévu qu'en 2050 25 à 50% des espèces auront disparu alors que les changements climatiques obligeront 250 millions des personnes les plus menacées à quitter leurs pays. C'est aussi vers 2050 qu'advierait la Singularité, cette étape significative dans l'épopée vers la post-humanité nous annoncent les transhumanistes. Comment ne pas voir la parenté entre ces deux prévisions pourtant incompatibles ? L'une refuse le partage, l'autre cultive l'ego de parvenus largement responsables du drame de ceux qui sont contraints à la migration. Le cinéaste Pier Paolo Pasolini parlait déjà de 'génocide anthropologique'. C'est pourquoi il faudrait

30 Barbara DEMENEIX, in Sandrine CABUT et Nathaniel HERZBERG, « L'être humain a-t-il atteint ses limites ? », *Le Monde*, 2 janvier 2017.

refuser de contribuer à cette croissance absurde, en oeuvrant à une société frugale et conviviale. Constatons avec Olivier Rey qu'« au point où nous en sommes, la décroissance ne saurait être une façon d'éviter les effondrements. Mais elle est une façon de les voir venir sans panique, et une préparation à vivre après...³¹» Nous croyons qu'un monde meilleur est possible par le refus de la compétition, de la violence, de la vitesse, et la construction de sociétés pratiquant le partage, la sobriété, la solidarité et la convivialité.

Puisque l'anthropocide comme l'écocide ne peuvent se suffire de réponses seulement locales, que ces périls nécessitent des solutions à l'échelle de l'humanité et de la planète entière, ce sont bien les structures mondiales que les hommes ont instituées qui doivent être mobilisées, au premier chef l'Organisation des Nations Unies pour convenir des mesures à prendre et la Cour pénale internationale pour les faire respecter. Il faudra pour cela réformer profondément les règles de l'ONU, en donnant une place juste à tous les pays, en abandonnant la pratique régaliennne du veto et en décidant que les options majoritaires deviennent des conduites obligatoires. Et, puisqu'il faudra être capable de définir où est le bien commun et comment aller ensemble dans ce sens, c'est seulement en mettant aux commandes les citoyens dénués d'intérêts particuliers, en cultivant l'intelligence collective et le souci des autres, que nous aurons une chance de repousser les catastrophes. C'est la voie que permettent les conventions de citoyens dont la pratique devrait s'imposer partout à propos de tous les grands enjeux. Assez d'exaltation de la compétitivité, d'adoration de la croissance, de course vers les murs de l'humanité et du vivant. Aucune puissance instituée ou occulte n'a plus le droit de gagner du temps pour satisfaire encore un peu ses intérêts particuliers.

Références :

1. Dominique FOLSCHÉID : L'utopie transhumaniste : d'un imaginaire hors d'âge à l'imposture du siècle. *La Croix*, 7 janvier 2017
2. Didier COEURNELLE et Marc ROUX , association TECHNOPROG : *Le transhumanisme au service du progrès social* , FYP, 2016
3. Peter SLOTERDIJK :Les Anti-Lumières, *Philosophie Magazine*, 2017
4. Laurent ALEXANDRE : *La mort de la mort*, JC Lattès, 2011
5. Serge TISSERON : *Le jour où mon robot m'aimera*, Albin Michel, 2015.
6. Jean-Pierre LEBRUN et Nicole MALINCONI : *L'altérité est dans la langue. Psychanalyse et écriture*. Erès, 2015
7. Jean-Michel BESNIER : *Demain les post humains. Le futur a-t-il encore besoin de nous ?* Fayard, 2012
8. Gina KOLATA « NIH may fund human-animal stem cell research », *New York Times*, 4 aout 2016.
9. Alain DAMASIO. Entretien avec Agnès Rousseaux in Jacques TESTART et Agnès ROUSSEAUX : *L'homme augmenté. Les promesses suicidaires du transhumanisme*. Seuil, automne 2017
10. David LE BRETON : *Anthropologie du corps et modernité*. PUF,1990
11. Jacques TESTART : *L'oeuf transparent*. Flammarion, 1986

31 Olivier REY, *La Décroissance*, décembre 2016-janvier 2017.

12. Jacques TESTART : *Faire des enfants demain*. Belin, 2014
13. Raphaël LIOGIER : *De l'humain. Nature et artifices (coord.)*, La pensée de midi, Actes Sud, 2010.
14. Paul VALERY, Cahier B, 1910. cité par Jean-Pierre Dupuy op cit
15. Modification de la structure d'un gène.
16. Modification des facteurs protéiques qui régulent l'activité des gènes.
17. Arnold MUNNICH : *Programmé mais libre*, Plon, 2016.
18. Monette VACQUIN : *Frankenstein aujourd'hui*. Belin, 2016
19. Association SCIENCES CITOYENNES : *Manifeste pour une recherche scientifique responsable* , octobre 2015. <http://sciencescitoyennes.org/manifeste-pour-une-recherche-scientifique-responsable/>
20. Isabelle STENGERS : Que serait une science responsable. *Sciences critiques*, avril 2017. <https://sciences-critiques.fr/que-serait-une-science-responsable/>
21. Fondation Mines-Télécom, 21 juillet 2015.
22. Monette VACQUIN : *Main basse sur les vivants*, Fayard, 1999
23. Jacques TESTART : *Réveries d'un chercheur solidaire*. La Ville Brûle, 2016
24. Luc FERRY : *La révolution transhumaniste. Comment la technomédecine et l'ubérisation du monde vont bouleverser nos vies*, Plon, 2016.
25. Razmig KEUCHEYAN : Ce dont nous avons (vraiment) besoin. *Le Monde diplomatique*, février 2017
26. Patrick TORT : *La pensée hiérarchique et l'évolution* , Aubier, 1983
- 27 Jacques TESTART, *L'humanité au pouvoir. Comment les citoyens peuvent décider du bien commun*, Seuil, 2015.
28. Jean-Pierre DUPUY : Transhumanisme et pensée apocalyptique . In Colloque de l'Académie catholique de France. Univ cathol de Lyon, 28 novembre 2015
29. Stéphane FOUCART « Perturbateurs endocriniens : un poids énorme sur l'économie américaine », *Le Monde*, 18 octobre 2016.
30. Barbara DEMENEIX, in Sandrine CABUT et Nathaniel HERZBERG, « L'être humain a-t-il atteint ses limites ? », *Le Monde*, 2 janvier 2017.
31. Olivier REY, *La Décroissance*, décembre 2016-janvier 2017.